



## **BLOG DANSE**

**Camille Girard**

**Parc National – Anne Delahaye et Nicolas Leresche.  
Du corps à l'œuvre.**

Parc National, création d'Anne Delahaye et de Nicolas Leresche, déploie au sein du Théâtre du Galpon un espace temporel d'une dimension nouvelle. La chorégraphe amène ainsi à considérer et à apprivoiser une fresque corporelle sans interruption. Un pari magnifiquement relevé par la beauté du geste déployé chez Anne Delahaye qui offre à voir autant d'œuvres sculpturales dans un corps qui résiste au noir d'une salle de théâtre.

Anne Delahaye adopte un début en réelle opposition avec ce qui suivra. Un homme masqué à la barbe chevelue blonde, sorte de hippie sorti dont ne sait où fait face à la scène. Derrière lui, une grande toile multicolore est posée. Une fois le public installé, il se lève, sort une guitare et commence à entonner un air folk. Puis il part et le noir arrive. On peut se demander où commence réellement cette proposition tant la suite fait rupture ?

Longue plongée dans le noir et puis petit à petit une lumière pâle enveloppe la scène. Se dessine un corps nu en boule en fond de scène. Derrière elle, une toile verdoyante. La danseuse évolue tête baissée, cheveux pendant vers le sol, à l'image de la femme entreposée sur la photographie projetée dans son dos. Corps nu, chair à vue. Une phrase chorégraphique ininterrompue s'entame alors. Peau, muscles, os : tout est à découvert. Corps mouvant, corps rampant. La danse reptilienne d'Anne Delahaye captive le regard. Créature corporelle, la nudité invite à regarder la naissance de son mouvement qui surgit parfois au creux d'une omoplate, parfois à l'extrémité d'un orteil ou à la torsion d'une hanche. Le geste passe dans son corps, on le voit naître et disparaître. Mystérieuse femme qui lie avec délice le mouvement et l'espace.

Anne Delahaye conduit à explorer les possibilités infimes du mouvement. Le geste est disséqué. Dans une atmosphère hyper naturelle, la chorégraphe immerge le spectateur dans un espace primitif. Un retour à l'animalité, à la nature. Les formes

corporelles se multiplient mais toujours les appuis au sol restent présents. Le corps contemporain tant habitué à la verticalité devient un corps de la terre, un corps qui épouse les postures des êtres à quatre pattes, un corps minéral. Qualité lente, une suspension avec le réel s'opère. Anne Delahaye nous glisse dans le végétal et l'animal. S'agit-il d'une métamorphose questionnant notre imprégnation au monde contemporain ? Dans cette course effrénée dictée par les lois d'un monde qui nous surpasse, cette œuvre incite à prendre le temps d'être.

Quel soulagement de voir cette création où le corps dégage son essence première. Anne Delahaye tente parfois de nous couper de cette atmosphère liquéfiante de verdure. Bruits de ville, passage d'un robot ; rien n'arrive à détruire cet état hypnotique installé par la mouvance de ce corps. Corps qui inlassablement continue sa trajectoire. Seul l'hymne suisse rompt l'écriture de ce long geste chorégraphique et pousse la danseuse à quitter le plateau. Porté par des bras d'hommes, on l'y ramène dans un état d'abandon. Imperturbable, elle réitère son langage gestuel. Le corps ne s'efface jamais. Et si nous aussi nous reprenions corps avec nos vies ? Nature, culture ? Où sommes-nous ? N'y-a-t-il pas dans cette création un besoin de revenir au vivant, à la matrice du monde ?